



HAL
open science

Les chroniqueurs face à l'architecture monumentale préhispanique du Pérou (XVIe-XVIIe siècles)

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Les chroniqueurs face à l'architecture monumentale préhispanique du Pérou (XVIe-XVIIe siècles). Jean Peyras. Les monuments et la mémoire, 8, Publications du Centre de recherches littéraires et historiques de l'Université de La Réunion; L'Harmattan, pp.145-158, 1993, Cahiers CRLH-CIRAOI, 978-2-7384-1903-3. hal-04053833

HAL Id: hal-04053833

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04053833v1>

Submitted on 12 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES CHRONIQUEURS FACE À L'ARCHITECTURE MONUMENTALE PRÉHISPANIQUE DU PÉROU (XVI^{ème}-XVII^{ème} siècles)

L'architecture monumentale incaïque remplit de stupéfaction les nombreux touristes qui visitent les grands sites du Tahuantinsuyu : le Cuzco (Coricancha ou Temple du soleil, Sacsahuamán), Ollantaytambo, Pisac, Machu-Picchu, etc.

Pour les guides locaux, souvent de jeunes gens, c'est parfois l'occasion de faire prendre conscience à ces représentants de nations nanties que leurs ancêtres, sans l'aide d'aucune machinerie, étaient capables de construire des ensembles d'une grande perfection. Petite revanche bien naturelle, dont les prémices se trouvent déjà chez l'Inca Garcilaso de la Vega.

Au vague étonnement admiratif des conquérants succéda, en particulier chez Cieza de León, le désir de compréhension. La vision de la seconde génération des chroniqueurs péruviens fut idéologique. Il fallut attendre le milieu du XVII^{ème} siècle pour qu'apparût ce que l'on pourrait appeler une vision préscientifique avec l'œuvre du Père Bernabé Cobo.

Hommes rudes que ceux qui débarquèrent en 1531 sur les côtes nordiques du Tahuantinsuyu, attirés par la légende de l'El Dorado. Les difficultés du climat tropical, les maladies, la stratégie ne laissaient guère de temps pour l'écriture. Aussi les premières relations dont nous disposons tiennent plus du journal de campagne que de la chronique classique.

1- Les chroniqueurs de la première génération

Les chroniques de la conquête

Nous savons peu de choses de Francisco de Xerez, auteur de la *Verdadera relación de la conquista del Perú* publiée en 1534 à Séville, sinon que Francisco Pizarro le choisit comme secrétaire à Panamá¹. Il ne suivit pas le gouverneur dans la conquête des hauts lieux de la civilisation incaïque, mettant un point final à sa chronique à la fin de juillet 1533.

Si Xerez ne s'attarde pas dans la description des édifices de Tímbez, du moins admet-il que l'un d'eux, entouré de deux enceintes en terre, ponrvn de portes

1. Voir l'introduction de Concepción Bravo Guerreira à son édition de la *Verdadera relación de la conquista el Perú*, Madrid : Historia 16, 1985.

bien défendues, “est pour ces indiens une bonne forteresse”². Celle de Hnancabamba (région de Chiclayo) attire davantage son attention par la technique et les matériaux employés. Elle est construite en “grandes pierres de cinq ou six paumés de large, si bien jointes qu’il semble ne pas y avoir de mortier entre elles”³. Cette remarque se retrouvera chez presque tous les chroniqueurs postérieurs. Les ponts et les chaussées sont d’une bonne facture et, parmi ces ouvrages d’art, celui qui attire le plus l’admiration de Xerez est la route incaïque reliant le Cuzco à Quito, tellement large que six chevaux peuvent y avancer de front sans se toucher.

Xerez reconnaît, parlant d’une citadelle sur le chemin de Cajamarca, entourée d’une muraille en pierre, “aussi large que celle de n’importe quelle forteresse en Espagne”, que “s’il y avait dans ce pays les maîtres et les outils d’Espagne, la muraille n’aurait pu être mieux faite”. Les Incas, avec moins de connaissances théoriques et de moyens techniques, étaient donc capables d’obtenir des résultats comparables à ceux des Espagnols en la matière⁴. La description des édifices et des forteresses de Cajamarca fait ressortir les mêmes qualités⁵.

Le chroniqueur ne se laisse pas impressionner uniquement par les aspects militaires de cette architecture. Recopiant le récit du voyage d’Hernán Pizarro sur la côte centrale du Pérou, écrit par Miguel Estete, Xerez précise que les cinq murailles qui défendent la citadelle de Paramonga sont recouvertes de peintures très bien faites et percées de portes très bien ouvragées “à la manière de l’Espagne avec deux tiges à la porte principale”. Autre comparaison révélatrice de l’état d’esprit de Xerez⁶. La description de la visite d’Hernán Pizarro au temple de Pachacámac, si elle laisse entrevoir la répulsion des conquérants introduits dans la chambre de la célèbre idole acceptée par les Incas, n’en fait pas moins un sort à la qualité des peintures qui ornent l’édifice principal⁷.

Pour mettre en valeur son étonnement admiratif face à la qualité de cette architecture militaire ou religieuse, non dépourvue d’aspects artistiques à l’occasion, et dans une démarche pédagogique, Xerez a naturellement recours à des références espagnoles. Mais il y a plus : le vocabulaire employé trahit la vision hispano-centrique du chroniqueur ; il ne pouvait d’ailleurs en être autrement. Les temples, dont Xerez vante souvent les qualités architecturales, sont qualifiés de “mosquées”, comparaison péjorative s’il en est pour l’époque, encore marquée par les souvenirs de la reconquête. Et les sacrifices immondes (“sucedades de sacrificios”) pratiqués en ces lieux relèvent du même culte diabolique que l’Islam⁸. Ainsi les divers temples du soleil érigés dans les villages de la province de Cajamarca se transforment ipso facto en “mosquées”⁹.

Cette référence n’est toutefois pas caractéristique de Xerez. Elle était solidement ancrée dans la mentalité populaire. On en voudra pour preuve l’utilisation qu’en fait le conquistador Hernán Cortés¹⁰. On la retrouvera dans

2. Id., p. 76.

3. Id., p. 87.

4. Id., p. 95.

5. Id., pp. 103-104.

6. Id., p. 134.

7. Id., p. 137. Pachacámac faisait partie d’une confédération ou d’un royaume conquis tardivement par l’Inca Túpac Yupanqui (1472-1493).

8. Id., p. 90.

9. Id., pp. 103-104.

10. Dans sa description de la région de Veracruz (10/7/1519), Hernán Cortés utilise déjà le terme “mezquita”. Pour Tenochtitlán, il s’attarde sur les “nombreuses mosquées ou maisons des idoles” qui s’y trouvent. Voir : *Cartas de Relación de la Conquista de México*, Madrid : Espasa Calpe, 1970, pp. 29 et 71.

d'autres chroniques postérieures¹¹, encore qu'elle ne soit pas le seul terme de comparaison disponible. Le Père augustin Antonio de la Calancha, décrivant les rites des Indiens de la presqu'île de Copacabana (lac Titicaca), qualifiera leur temple de "synagogue et académie de l'idôlatrie"¹².

Pour ce qui est de l'aspect purement technique, les chroniques suivantes vont au-delà de la simple admiration de Xerez. L'auteur de *El descubrimiento y la conquista del Perú* (>1542), qualifie de "superbe" la citadelle de Sacsahuamán, défendant le Cuzco. Plus, il assure que les ouvrages de maçonnerie ("cantería") de la capitale incaïque l'emportent en perfection sur ceux construits en Espagne¹³. Le président de l'Audience royale, Pedro de la Gasca, dans sa *Descripción del Perú* (1553), daignera faire un sort à cette technique de maçonnerie qui permet un ajustement très précis des pierres sans aucun ciment, comme cela apparaît dans le temple du soleil au Cuzco¹⁴.

Bref, il s'agit là d'un élément transtextuel que l'on retrouve dans diverses descriptions jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Ainsi, dans sa *Descripción del Cuzco* écrite en 1650 pour répondre aux instructions royales, le docteur Don Vasco de Contreras y Valverde, vicaire général du diocèse, évoque bien sûr l'agencement parfait des pierres dans l'architecture cuzquénienne, sans aucun mortier ni ciment, mais affirme également que ces édifices "sont aussi somptueux que ceux d'Espagne". Plus que de l'admiration, ne serait-ce pas un certain sentiment d'orgueil qui apparaîtrait ici ? Le dignitaire ecclésiastique ne semble pas loin de faire sien le passé historique de sa bonne ville¹⁵.

Mais revenons à nos premiers chroniqueurs. *La Relación del descubrimiento y conquista del Perú* de Pedro Pizarro, écrite en 1571, reprend les éléments transtextuels notés ci-dessus. Les pierres de Sacsahuamán sont tellement bien agencées "que l'on ne pourrait passer la pointe d'une aiguille dans leurs jointures". Pour valoriser l'aspect cyclopéen de ces murailles, elle fait appel au surnaturel : "Il y avait des pierres dans cette enceinte si grandes et si grosses, qu'il semblait impossible que des mains les eussent placées". Simple référence à l'imaginaire ? Ce pourrait bien être aussi une allusion à la légende populaire, dont nous parlerons ci-dessous¹⁶.

Voilà donc les impressions des premiers conquistadores, dont nous avons laissé entendre qu'elles allaient être reprises par des chroniqueurs postérieurs, nettement plus lettrés, conscients non pas de faire l'histoire, mais de faire œuvre d'historiens.

11. L'auteur de *El descubrimiento y la conquista del Perú*, œuvre écrite après 1542 reprend cette comparaison pour le même temple de Pachacámac, le qualifiant par la suite de "templo del demonio". Voir : *Crónicas iniciales de la conquista del Perú*, ed. a cargo de Alberto Salas, Miguel A. Guérin y José Luis Moure, Buenos Aires : Plus ultra, 1987, p. 302.

12. A. de la Calancha y B. de Torres, *Crónicas agustinianas del Perú*, ed. de Manuel Merino O.S.A., Madrid : C.S.I.C., 1972, ch. IV.

13. Id., p. 309 : "[...] toda la cantería desta cibdad hace gran ventaja a la de España".

14. Pedro de la Gasca, *Descripción del Perú* (1553). Texte original castillano y versión latina coetánea, éd. de Josep M. Barnados, Caracas : Univ. Católica Andrés Bello, 1970, p. 57.

15. In : *Relaciones geográficas de Indias. Perú*. Por Don Marcos Jiménez de la Espada, ed. de Don Juan Urbano Martínez Carrera, Madrid : B.A.E. 184, 1965, p. 4.

16. Pedro Pizarro, *Relación del descubrimiento y conquista del Perú*, ed. de Guillermo Lohmann Villena y nota de Pierre Duviols, Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, 1979, p. 104.

Cieza de León (1553)

Pedro de Cieza de León (1518-1560) ne fit pas le coup de feu avec les conquérants, mais il prit part aux guerres civiles qui marquèrent la naissance de la vice-royauté. En 1547, il parcourut le pays afin d'amasser les données qui lui servirent à écrire *La crónica del Perú*, imprimée à Séville en 1553¹⁷.

Comme l'auteur de *El descubrimiento y conquista del Perú*, Cieza de León insiste sur la "sompuosité" de l'architecture incaïque. Elle s'exprime non seulement dans les palais, temples et forteresses des grands centres administratifs, religieux et militaires, mais en divers endroits où étaient construites des demeures royales, comme à Tumbamba ("...des palais somptueux pour les rois"), à Mocha (Moche, près de Trujillo) ("...les somptueuses demeures de Mocha si nombreuses et si grandes que je fus émerveillé de les voir"), à Guarco (Huarco, près de Cañete), où la forteresse, construite par les Incas après leur victoire sur les Indiens de l'endroit, remplit notre voyageur d'admiration, dans la vallée de Yucay et dans celle de Jauja.

Cieza se pose des questions sur les moyens techniques dont disposaient les Indiens pour travailler et assembler des blocs de pierre de telles dimensions. Dans sa description de Guarco, il ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement face à l'aspect grandiose du palais dominant la mer. La force humaine n'aurait pas suffi à construire de tels édifices. Il fallait aussi une grande ingéniosité : cette conclusion s'impose face aux édifices de la vallée de Yucay. Le chroniqueur admet donc explicitement le haut degré de technicité atteint par les Incas et même par leurs prédécesseurs, comme à Tiahuanaco. Les idoles anthropomorphes, aux traits si réguliers, n'ont pu être sculptées que par la main de "grands artisans ou maîtres", des gens "d'entendement". L'expression est de poids¹⁸.

Le chroniqueur ne se contente pas de traduire sa réaction personnelle. Il donne à sa description un aspect technique et la fait déboucher sur des réflexions de type historique.

Son souci de précision est constant : n'est-elle pas seule capable de convaincre les lecteurs de son objectivité ? D'où l'abondance des chiffres, des mesures, pour la forteresse de Huaraz par exemple. Il tente de savoir d'où vinrent les matériaux. Une enquête menée auprès des Indiens de Tumbamba lui permet de présenter l'hypothèse selon laquelle les énormes pierres des édifices et du temple ont été tirées depuis le Cuzco grâce à de grosses cordes, ce qui n'est pas une petite affaire, si cela s'est vraiment passé ainsi, car du Cuzco à Tumbamba, la route est longue¹⁹.

Les vérifications personnelles ne sont pas toujours suffisantes. Bien souvent le temps a fait son œuvre et ne permet plus une description exacte : il faut alors imaginer l'état initial à partir des ruines disponibles. A propos du temple de Vilcas (Vilcashuamán, près d'Abancay), Cieza de León se résout à dire : "enfin, il a été ce qu'il n'est plus, et par ce qu'il est nous jugeons de ce qu'il a été". Pour parer à un éventuel reproche de subjectivité, le chroniqueur fait appel au témoignage, non pas d'Indiens, mais des premiers conquérants. Certains d'entre eux ont vu le

17. Pedro de Cieza de León, *La crónica del Perú*, Madrid : Espasa Calpe, 1962.

18. Id., pp. 137, 143, 144, 228, 245, 264, 265.

19. Id., pp. 225-226, 143-144.

temple de Vilcas dans son intégralité, ou presque, et furent à même de lui confirmer ses déductions²⁰.

Dès lors, les commentaires de Cieza prennent une tournure historique, qui se manifeste de plusieurs façons. Tout d'abord le chroniqueur essaie de mettre à jour la cause première de l'édification du monument, même si elle paraît évidente, comme pour les citadelles. Celle de Huaraz a, bien sûr, un rôle stratégique ; mais, selon "certains Indiens", elle eut d'abord une valeur symbolique : elle fut construite pour commémorer la victoire des Incas sur les gens du lieu. Elle était donc un signe, un message destiné à la mentalité populaire²¹. Voilà un élément précieux qui expliquerait en partie l'abondance de monuments comparables à travers l'empire.

La recherche de l'exactitude ne pousse cependant pas Cieza de León à négliger le recours à la mythologie locale. Il ne prend pas parti, se contentant alors de citer les sources populaires d'où il tire son information. A Huaraz, des Indiens racontent que, bien avant l'arrivée des Incas, il y avait dans la région des géants aussi grands que les figures représentées sur les pierres sculptées, qui finirent par disparaître avec la guerre et le temps. Comment justifier cette référence mythique dont nous verrons des exemples semblables plus tard ? Relève-t-elle seulement de la "captatio benevolentiae" ? Ne laisse-t-elle pas entendre plutôt que, dans le camp des vaincus, la mémoire collective s'arrange pour sublimer la déroute à partir de données réelles (les sculptures) ? Même si Cieza n'allait pas si loin dans l'analyse, son intérêt pour la mythologie est tout de même significatif²².

Une légende semblable est répandue parmi les Indiens de Tiahuanaco. Accompagné de l'*encomendero* du coin, Cieza interroge les naturels sur l'origine des monuments, qu'il tient pour les plus anciens du Pérou. Ils datent bien d'avant les Incas, lui confirme-t-on, mais on n'en sait pas plus. Tout juste a-t-on entendu dire par les ancêtres qu'ils furent construits en l'espace d'une nuit. La légende évoque aussi la présence d'hommes barbus dans une île du lac Titicaca. Ce mythe se référerait à une migration de "gens d'entendement" qui auraient édifié les monuments avant d'être anéantis par les guerres avec les autochtones. Voilà qui prouve bien que, pour le chroniqueur, à travers le mythe s'exprime la mémoire collective. Puisqu'il n'existe pas de documents écrits, il faut bien faire des conjectures²³. Cieza est probablement le premier mythologue péruvien.

La gigantesque porte de Tiahuanaco, d'un seul bloc, posait un problème au visiteur. Plus de trente ans après, dans leur description de la région de La Paz (1586), Diego Cabeza de Vaca, Juan Gutiérrez de Escobar et Juan Vizcaino avouent que même les plus vieux des Indiens sont incapables d'en expliquer la présence²⁴. Mais la légende des géants était tenace. Don Vasco de Contreras, traitant de Sacsahuamán en 1650, ne s'y réfère pas directement ; pourtant cette forteresse, précise-t-il, "ressemble à une œuvre de géants, ou à une muraille procédant plus de la nature que de l'art"²⁵.

20. Id., p. 238.

21. "Y dicen algunos indios que los ingas, en señal de triunfo por haber vencido cierta batalla, mandaron hacer aquella memoria, y por tenerla para fuerza de sus aliados". Op. cit., pp. 225-226.

22. Id., p. 226.

23. Id., p. 265 : "y como en este Nuevo Mundo de Indias no se hayan hallado letras, vamos a tino en muchas cosas". Précisons que la civilisation Tiahuanaco va de 800 avt J.C. à 1000 ap. J.C. environ.

24. In : *Relaciones geográficas de Indias. Perú*, op. cit., t. 1, B.A.E. 183, p. 350.

25. Id., t. 2, B.A.E. 184, p. 4 : "[...] que parece obra de gigantes, o una muralla más de la naturaleza que del arte [...]".

Cieza de León va au-delà de la description formelle et d'une interprétation sémiologique de l'architecture monumentale pré-incaïque. Il cherche à lui redonner vie. C'est vrai en particulier pour le temple de Pachacámac, près de Lima, jamais égalé en somptuosité par les nombreux temples édifiés sous la domination inca. Grâce à des témoignages d'Indiens encore en vie, le chroniqueur traduit l'effroi qui s'emparait de l'assistance au moment des sacrifices offerts à l'idole, comparable à celui éprouvé par les païens à l'écoute des oracles d'Apollon²⁶. C'est là toute la différence avec Pedro de la Gasca, protecteur de l'œuvre de Cieza de León, qui se contente d'évoquer pour sa part "la grande majesté" de l'édifice en ruine²⁷.

Si le chroniqueur essaie de tirer ces monuments de leur léthargie, en les situant dans leur contexte religieux, social et économique, non seulement pour Pachacámac, mais aussi pour la vallée de Jauja par exemple, il dénonce également le vandalisme dont ils furent les victimes de la part des Espagnols. Car les Incas avaient respecté les sanctuaires des peuples soumis à leur pouvoir, comme ceux de Pachacámac ou de Guaribilca (Huarivilca, près de Jauja), se contentant d'édifier à leurs côtés des temples du soleil. En réalité l'intransigeance religieuse des conquistadores signifia le début de leur ruine. Après que Fray Vicente de Valverde eut brisé les idoles de Guaribilca, les lieux ne furent plus entretenus²⁸. C'est d'ailleurs un constat général : les palais des Incas et les temples, ayant perdu leur raison d'être, tombent à l'abandon. Cieza reconnaît que la présence espagnole à Cajamarca a eu des conséquences néfastes pour la conservation du site²⁹.

Le vandalisme parasitaire des colonisateurs fut dénoncé dans différentes descriptions. L'une d'elles, rédigée en 1571-1572, signale que la forteresse de Sacsahuamán a servi de carrière pour l'édification de la ville espagnole du Cuzco³⁰. Le chroniqueur officiel du Conseil des Indes, Juan López de Velasco, reprit ce constat à son compte en 1574³¹. Le navigateur Pedro Sarmiento de Gamboa, chargé par le vice-roi Toledo d'écrire la *Historia Indica* (1572) afin de légitimer le pouvoir espagnol, n'accorde pas une grande importance aux monuments pré-hispaniques. Il se réfère à la construction de Sacsahuamán pour mettre en valeur l'organisation du travail, dont le résultat était "cosa admirabilísima de ver". Aussi déplore-t-il le vandalisme des Espagnols. Quant aux édifices incaïques du Cuzco, s'il exprime son admiration pour l'habileté de leurs constructeurs, il déclare ouvertement qu'il n'est pas de son propos d'en parler : il vaut mieux les voir³².

Personne donc ne semble être allé aussi loin que Cieza de León. Le spectacle offert par les citadelles de Guarco et du Cuzco révolte notre chroniqueur, désireux de sauver ce qui peut l'être encore, d'où une proposition de protection des lieux très en avance sur son temps. Il conviendrait d'interdire aux Espagnols et aux Indiens de continuer la destruction de ces deux monuments, particulièrement

26. Op. cit. , p. 203.

27. Op. cit. , p. 53.

28. Op. cit. , p. 230.

29. "[...] y con el tiempo largo que estuvieron los cristianos españoles en Caxamalca, quedó tal, que no la juzgaban por más que el nombre, y cierto en ella se hizo gran daño". Op. cit. , p. 216.

30. "Descripción de la ciudad de la Plata, Cuzco y Guamanga, y otros pueblos del Perú", in : *Relaciones geográficas de Indias. Perú*, op. cit. , B.A.E. 184, p. 51.

31. Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, ed. de Don Marcos Jiménez de la Espada, Madrid : B.A.E. 248, 1977.

32. Pedro Sarmiento de Gamboa, *Historia Indica*, in : *Obras completas del Inca Garcilaso de la Vega*, t. 4, ed. del P. Carmelo Sáenz de Santa María S.J., Madrid : B.A.E. 135, 1965, pp. 258 et 235.

représentatifs. Ils pourraient être de quelque utilité à l'avenir³³. Laquelle ? Cieza ne le dit pas : tout porte à penser cependant qu'il se réfère au besoin de témoignages authentiques d'une civilisation disparue ressenti par les âges futurs. Ce souhait parachève l'image du chroniqueur.

2- Les chroniqueurs de la seconde génération

Cieza de León, craignant l'œuvre du temps et du vandalisme, avait hâte de tout voir, afin d'en laisser trace dans l'histoire. Les chroniqueurs de la fin du XVI^{ème} et du début du XVII^{ème} siècles n'auront pas la même préoccupation, même s'ils s'inspirent de sa méthode. Leur vision est essentiellement idéologique, d'où certaines oppositions, entre le jésuite José de Acosta et le Métis Garcilaso de la Vega par exemple.

La vision de José de Acosta (1588-1590)

Le jésuite José de Acosta, ancien provincial du Pérou, fit œuvre de chroniqueur dans *Historia Natural y Moral de las Indias* (Séville, 1590)³⁴ où apparaît nettement son intérêt pour les cultures indigènes à partir du Livre V.

Le chapitre XIV de ce livre est intitulé : "De los edificios y orden de fábrica de los Ingas"³⁵. Nous n'y trouvons aucune originalité de la part de l'auteur dans l'expression de son admiration, bien qu'il attire l'attention du lecteur sur son souci d'observation personnelle. A Tiahuanaco, il a pris lui-même les mesures d'une pierre de 38 pieds de longueur, de 18 de hauteur et de 6 d'épaisseur. A la forteresse du Cuzco, il y a des pierres encore plus grosses, fait-il remarquer.

Les éléments présentés par le jésuite sont donc transtextuels. Son attention se porte plus particulièrement sur les forteresses, les temples, les chemins et "maisons de campagne", dont il note "l'excessif travail". La formule est explicitée par une expression plus emphatique : "Le travail est étonnant et cause d'émerveillement"³⁶. Acosta se demande comment les Indiens purent découper, transporter et asseoir de tels blocs de pierre, sans machines, sans outils en fer et en acier, sans moyen de transport et enfin sans ciment. Ces pierres sont parfaitement ajustées, malgré leurs grandes différences de taille et d'aspect. L'une des explications se trouve dans le très grand nombre d'ouvriers employés sur ces chantiers, en provenance des diverses parties du royaume.

Et c'est là que commence la critique du jésuite. Ces chantiers immenses étaient cause de "grande souffrance" pour ces nombreuses gens. Le manque d'outils entraînait de fréquents essais. La répartition des tâches préalablement planifiée faisait pourtant que personne ne se plaignait. On sent déjà les réticences d'Acosta vis-à-vis des exigences en main-d'œuvre imposées par l'érection de tels

33. "Y donde es esta fortaleza y lo que ha quedado de la del Cuzco, me parece a mí que se debía mandar, so graves penas, que los españoles ni los indios no acabasen de deshacerlas, porque estos dos edificios son los que en todo el Perú parecen fuertes y más de ver, y aun, andando los tiempos, podrían aprovechar para algunos efectos". Op. cit. , p. 207.

34. Voir l'introduction du p. Francisco Mateos S.J., *Obras del P. José de Acosta*, Madrid : B.A.E., 1954, p. XXXVIII.

35. Op. cit. , pp. 193-194.

36. "Los edificios y fábricas [...] fueron muchas y de excesivo trabajo". "[...] la labor es extraña y para espantar".

monuments, qui, en définitive, n'étaient imposants que par la taille. L'architecture intérieure, d'une mauvaise répartition, laissait grandement à désirer. Les Indiens ne connaissaient pas la voûte, d'où leur effroi, puis leur admiration naïve devant la construction du premier pont sur le Jauja. Acosta se plaît à souligner, avec cette anecdote amusante, la limite de la technique incaïque mise particulièrement en valeur dans l'œuvre de Cieza de León.

Enfin, pour le théologien du troisième Concile de Lima (1582), l'utilisation de ces monuments était circonscrite à des fins condamnables, d'où le réemploi du terme transtextuel "mosquées". A cette métaphore s'ajoute une expression plus significative du jugement d'Acosta : c'était de véritables "édifices de barbares"³⁷. Son idéologie militante fait de cette architecture monumentale le témoignage de la "barbarie" des Indiens.

L'état d'esprit du jésuite se révèle dans une œuvre précédente *De Procuranda Indorum Salute* (Salamanque, 1588)³⁸, où le chapitre XI du Livre V est intitulé "De la destruction des idoles et des temples". S'appuyant sur l'Écriture Sainte, l'auteur signale qu'il est du devoir des prêtres "de veiller avec diligence à l'abolition de toute espèce et de tout soupçon de superstition", au moins dans les territoires soumis à la foi chrétienne. Ainsi il conviendra d'arracher "les pierres qui en des lieux en ruines ou sauvages" sont vénérées par des gens "trompés par les illusions de Satan..." et de les jeter "en des endroits où elles ne puissent jamais être vénérées par leurs adorateurs"³⁹. De toute évidence les temples évoqués dans l'ouvrage de 1590 relèvent de cette recommandation sur les "huacas". C'est en quelque sorte une justification du vandalisme déploré par Cieza de León et le Métis Garcilaso de la Vega qui le condamnera quelques années plus tard.

La vision du Métis Garcilaso de la Vega

L'attitude de l'Inca Garcilaso de la Vega, on le devine, sera bien différente sur ce point de celle de José de Acosta.

Fils d'une princesse inca, il exprime tout naturellement son admiration pour l'architecture monumentale de ses ancêtres. Dans ses *Comentarios reales de los Incas* (Lisbonne, 1609)⁴⁰, l'intention apologétique est manifeste, dépassant largement la description objective de Cieza de León. En effet, de l'avis de Garcilaso, par leur ornementation certaines demeures royales excédaient en perfection "toutes les maisons des Rois et des Empereurs qui, à notre connaissance, aient existé au monde jusqu'à aujourd'hui"⁴¹. Point n'est besoin d'insister sur l'emphase.

Et notre auteur de procéder à une description scientifique de l'assemblage des pierres qui avait laissé pantois d'admiration bien des Espagnols. Retiré depuis 1560 en Espagne, il utilise les renseignements fournis par Cieza de León, dont il

37. "[...] pero aunque eran grandes estos edificios, comúnmente estaban mal repartidos y aprovechados, y propiamente como mezquitas o edificios de bárbaros". Op. cit. , p. 194.

38. In : *Obras del P. José de Acosta*, op. cit.

39. "Asimismo las piedras que en lugares ruinosos y silvestres veneran engañados por las ilusiones de satanáas, se arranquen de cuajo y se arrojen en partes donde nunca puedan ser veneradas por sus adoradores". Op. cit. , p. 564.

40. Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas*, Lima : Ed. Universo S.A., Colección Autores Peruanos, s. a.

41. "El servicio y ornamento de las casas reales de los Incas [...] excedieron a todas las casas de los Reyes y Emperadores que hasta hoy se sabe que hayan sido en el mundo". Op. cit. , t. 2, p. 193.

cite de nombreux emprunts, et se réfère également à José de Acosta pour mettre en exergue le caractère imposant des monuments construits avec de faibles moyens techniques. Tous les historiens espagnols, assure-t-il, sout d'accord pour admettre les "grandeurs" du temple du soleil au Cuzco. Ce procédé a l'avantage de donner un aspect objectif à la conclusion qui s'impose d'elle-même : cette civilisation jouissait d'une supériorité incontestable⁴². Il fait bien sûr appel à ses souvenirs, en particulier pour parler de Sacsahuamán, et se prévaut de la réaction d'amis personnels qui ont visité les lieux après son départ⁴³.

Mais Garcilaso prend soin de surenchérir sur la faiblesse des moyens dont disposaient les architectes et les ouvriers indiens : pas de bœufs ni de chars pour le transport des pierres, pas de grues ni de poulies pour les soulever et mettre en place, pas d'équerres ni de règles pour les ajuster. Grâce à sa connaissance du milieu et de la langue, il rectifie au besoin quelques erreurs des chroniqueurs. Les Indiens utilisaient une sorte de ciment fait à partir d'une certaine boue (*Háncac allpa*, en quetchua = "boue collante"), invisible une fois la pierre bien ajustée. Pour les édifices de prestige (palais, temples), on se servait d'un mélange de plomb, d'argent et d'or fondus, comme l'avait déjà précisé Cieza de León, ce qui fut l'une des causes de leur destruction, ajoute Garcilaso⁴⁴.

Comme Cieza, le chroniqueur métis s'adonne à des considérations historiques. Pour Tiahuanaco, il emprunte textuellement les références au surnaturel de son inspirateur. Il en va de même pour la construction de Sacsahuamán qui apparemment relèverait davantage de l'intervention démoniaque que de l'ingéniosité humaine.

Chose plus intéressante, Garcilaso sut développer pour les besoins de sa cause un aspect entrevu par Cieza : il concerne la sémiologie de l'architecture incaïque. Sa destination première, tant pour les temples que pour les palais, est évidente. Mais au-delà, elle constituait un signe dont le signifié n'était pas évident pour les Espagnols.

L'ensemble architectural du Cuzco était un message adressé par ses rois successifs à leurs sujets, dont il devait mériter l'admiration ou plutôt la "vénération", pour employer le terme précis de Garcilaso⁴⁵. Le nom donné à la demeure royale édifiée par Inca Roa est lourd de sens : "Cassana", soit "la maison qui glace". Si nous en croyons l'auteur, elle avait été construite en effet pour "glacer d'étonnement" ses admirateurs⁴⁶.

Le plus grand symbole du "pouvoir" et de "la majesté" incaïque résidait dans la forteresse de Sacsahuamán. Avant de servir à la défense active de la capitale du Tahuantinsuyu, elle était destinée à "pétrifier" par son aspect, tel le gorgoneion antique. Elle était, dirions-nous maintenant, un puissant élément de dissuasion dans la stratégie incaïque, adressé à de possibles ennemis extérieurs et

42. Pour les références à Cieza de León, voir : t. 2, p. 193 ; à José de Acosta, t. 3, p. 69. "Fueron tan increíbles las grandezas de aquella casa que no me atreviera yo a escribirlas si no las hubieran escrito todos los españoles historiadores del Perú". Op. cit., t. 2, p. 181.

43. En particulier le prêtre originaire de Montilla ; t. 3, p. 72.

44. Op. cit., t. 3, pp. 68, 69 ; t. 2, p. 193.

45. "Por tenerla [la ciudad del Cuzco] en esta veneración, la ennoblecieron aquellos Reyes lo más que pudieron con edificios suntuosos y casas reales [...]". Op. cit., t. 2, p. 181.

46. "Pusiéronle este nombre por admiración, dando a entender que tenía tan grandes y tan hermosos edificios que habían de helar y pasmar al que los mirase con atención". Op. cit. t. 3, p. 31.

même intérieurs. Sa seule vue devait suffire à faire admettre le “pouvoir et la majesté” des souverains du Cuzco aux peuples soumis et aux voisins belliqueux⁴⁷.

On comprend dès lors la réaction de Garcilaso de la Vega face au vandalisme espagnol. Ces monuments étaient un défi au temps, la représentation de la pérennité incaïque d'essence divine. La dérisoire cupidité du colonisateur, à la recherche d'un métal purement symbolique aux yeux des naturels, fut seule capable de les mettre à bas. L'attaque était imparable⁴⁸. Car la culture espagnole était insensible à l'aspect terrifiant de ce bouclier, digne d'Athéna. Garcilaso accuse les conquérants de n'avoir pas su respecter ce témoignage de pierre d'une civilisation avancée, dont la volonté avait imposé de tels sceaux à la nature. L'incompréhension de ces nouveaux barbares était complète⁴⁹.

Leur cupidité, et tout simplement leur aveuglement, les empêcha de conserver ce monument hautement représentatif pour la mémoire des temps à venir, comme l'eût souhaité Garcilaso. Le signifiant aurait acquis en effet un nouveau signifié : le courage des vainqueurs d'un tel empire. Paradoxalement la destruction de la citadelle ne répondit même pas à la volonté d'annihiler le superbe témoignage de la puissance vaincue. Ultime dérision, elle fut simplement la victime de l'instinct parasitaire. En s'emparant des meilleures pierres pour édifier leurs demeures seigneuriales, les Espagnols se transformèrent en vils déprédateurs⁵⁰. Quelle vengeance de la part de Garcilaso !

Bref, le ressentiment du Métis est manifeste face à l'inconséquence des Espagnols, dépourvus de vision à long terme. On voit combien son attitude est opposée à celle d'Acosta, partisan en somme d'un vandalisme idéologique, et va au-delà de celle de Cieza de León, dont l'analyse, fondée sur des enquêtes personnelles, lui avait pourtant permis d'entrevoir la véritable valeur de l'architecture préhispanique. Garcilaso n'était pas seulement un enquêteur féru d'objectivité : il se sentait l'héritier des Incas, le dépositaire du sens ignoré et bafoué d'une superbe et puissante civilisation.

Ne contribua-t-il pas à une certaine prise de conscience de la part des Espagnols dès le XVII^{ème} siècle ? On pourrait se poser la question en lisant le Père Cobo.

3- La vision “préscientifique” du jésuite Bernabé Cobo

Arrivé à la fin de 1598 ou au début de 1599 à Lima, le jeune Bernabé Cobo, ayant abandonné son village de Lopera (Jaen) pour aller à la conquête de

47. “Los Incas, según lo manifiesta aquella su fábrica, parece que quisieron mostrar por ella la grandeza de su poder, como se ve en la inmensidad y majestad de la obra ; la cual se hizo más para admirar que no para otro fin”. Id., p. 70.

48. “[...] porque, por haber hallado estos metales en algunos de ellos, los han derribado todos buscando oro y plata, que los edificios eran de suyo tan bien labrados y de tan buena piedra que duraran muchos siglos si los dejasen vivir”. Op. cit., t. 2, p. 193.

49. “[...] aquella soberbia fortaleza, poco estimada, antes aborrecida de los mismos que la ganaron, pues la derribaron en brevísimo tiempo”. Op. cit., t. 3, p. 25.

50. “Los españoles, como envidiosos de sus admirables victorias, debiendo sustentar aquella fortaleza, aunque fuera reparándola a su costa, para que por ella vieran en siglos venideros cuán grandes habían sido las fuerzas y el ánimo de los que la ganaron, y fuera eterna memoria de sus hazañas, no solamente no la sustentaron mas ellos propios la derribaron para edificar casas particulares que hoy tienen en la ciudad del Cuzco, que para ahorrar la costa y la tardanza y pesadumbre con que los indios labraban las piedras para los edificios, derribaron todo lo que de cantería pulida estaba edificado dentro de las cercas [...]”. Id., p. 76.

l'El Dorado, se retrouva presque aussitôt au collège jésuite de San Martín. Ses activités religieuses l'amènèrent au Cuzco et dans le Haut-Pérou. En 1653, il termina la *Historia del Nuevo Mundo*⁵¹, résultat de quarante années de travail.

Il s'y intéresse aux grandes œuvres préhispaniques : Coricancha, Pachacámac et Tiahuanaco, trois époques et trois lieux différents. En fait sa préoccupation relève du principe qui soutient son ouvrage : décrire le milieu naturel du Nouveau Monde. Dans le chapitre XIX du Livre XIII, entièrement consacré aux ruines de Tiahuanaco, la description se veut extrêmement précise. Les ruines sont situées dans leur contexte géographique. Les mesures des édifices et de leur emplacement sont reportées avec la rigueur d'un géomètre. C'est le seul moyen de mettre en valeur "la grandeur admirable des pierres et de toute l'œuvre". Point d'épanchement subjectif donc : chez Cobo l'admiration procède des données scrupuleusement notées. Une fois ce travail fait, il peut laisser libre cours à son étonnement, en constatant le fossé entre la faiblesse des moyens techniques dont disposaient les constructeurs et la grandeur des monuments⁵².

Certes, et nous y reviendrons, Cobo n'écarte pas les diverses légendes qui courent à propos de ces édifices. Mais il lui faut des explications logiques, qu'il donne dans le chapitre XII du Livre XIV, le dernier de l'ouvrage. D'abord, note-t-il, la grandeur des édifices incaïques procède non pas du plan ou de l'architecture interne, somme toute assez simple et répétitive, mais de la facture de leurs murs. Et l'auteur d'énumérer les difficultés à obtenir une telle perfection avec les matériaux utilisés. Pourtant, le volume des pierres est calculé de façon à consolider l'ensemble, selon une technique précise. Contrairement aux apparences, elles sont scellées par la "llanca", dont parla Garcilaso de la Vega.

Reste à régler le problème du manque d'instruments, du moins d'outils comparables à ceux connus des Espagnols. Il n'y avait que deux façons de pallier cette difficulté : l'emploi d'un grand nombre d'ouvriers (30 000 pour Sacsahuamán) et le recours aux artifices imaginés par l'intelligence⁵³.

Les pierres auraient été taillées et façonnées avec des cailloux noirs très durs, en provenance des rivières, dont elles étaient inlassablement martelées. Puis elles étaient hissées au niveau nécessaire grâce à un terre-plein en pente adossé au mur. Pour illustrer ce procédé, le jésuite rappelle que la cathédrale du Cuzco fut édiflée de la sorte par les Indiens, auxquels les architectes espagnols avaient laissé l'initiative en la matière. Si les archéologues avaient lu plus consciencieusement les écrits de Cobo, ils auraient trouvé des réponses à certaines de leurs questions. Les conclusions présentées par l'architecte Jean-Pierre Protzen dans *Pour la Science* (Avril 1986) se trouvent déjà en partie chez cet auteur, comme le fait remarquer d'ailleurs Jean-François Bouchard⁵⁴.

Comme il fallait s'y attendre, l'observateur se double d'un pédagogue. Afin de mieux faire comprendre la fonction des édifices décrits, il se prévaut de références romaines ou chrétiennes. Les temples les plus célèbres jouaient un rôle

51. Pour la vie de Bernabé Cobo, voir l'introduction du P. Francisco Mateos S.J., *Obras del P. Bernabé Cobo*, Madrid : B.A.E. 91 et 92, 1964. Nos citations sont tirées de cette édition.

52. B.A.E. 92, pp. 195-196.

53. "y no es de maravillar, porque la falta de instrumentos, ingenios y maña forzosamente había de acrecentar el trabajo, y así lo hacían todo a fuerza de brazos". Op. cit., p. 262.

54. "[...] ces percuteurs sont principalement des galets que les incas rapportaient des berges du Vilcanota, un fleuve qui coule non loin de la carrière [...]" (op. cit., p. 74). Jean-François Bouchard, dans son commentaire à l'article fait d'ailleurs référence à Cobo pour la technique du terre-plein (id., p. 78). Voir aussi sa très intéressante *Contribution à l'étude de l'architecture inca*, Paris : Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1983.

comparable au Saint-Sépulcre, aux tombeaux de Saint Pierre et de Saint Paul ou au sanctuaire de Saint-Jacques de Compostelle. Coricancha, contenant les statues de Viracocha, du tonnerre, de la lune et d'autres idoles, était en fait comparable au Panthéon de Rome⁵⁵.

Cobo est aussi un anthropologue. Après avoir dépeint Pachacámac avec la minutie évoquée ci-dessus, il essaie de comprendre pourquoi les Incas ont respecté ce temple dont la facture, malgré son aspect imposant, était bien inférieure à celle de leurs édifices. Ils n'étaient pas à même de pouvoir extirper le culte attaché à ce monument, d'où le compromis qui favorisa d'ailleurs son audience. Cobo a donc bien compris l'un des principes de base de l'impérialisme incaïque⁵⁶.

Aux légendes notées par Cieza de León au sujet de Tiahuanaco : construction magique de l'ensemble, intervention de géants, Cobo en ajoute d'autres surgies du merveilleux chrétien. Les énormes pierres auraient été transportées dans les airs au son d'une trompette jouée par un homme : c'est l'envers du mythe des murailles de Jéricho. Certains voient même dans Tiahuanaco des vestiges antédiluviens. Mais Cobo se refuse à considérer de telles évocations, sauf sur un point : elles mettent en valeur l'antériorité de l'ensemble par rapport à la civilisation incaïque. D'ailleurs l'usure des pierres suffirait à l'en convaincre. La "grande ancienneté" de ce sanctuaire serait la cause de la vénération dont il jouissait parmi les Incas. En somme Cobo préfère établir ses conclusions historiques sur des observations physiques⁵⁷. Sa méthode, si elle ne va pas forcément à l'encontre de celle de Cieza, est d'abord à la recherche d'arguments irréfutables.

Cette architecture monumentale fait partie du patrimoine américain décrit dans son ensemble par Cobo. Elle mérite d'être conservée comme telle, sans aucune arrière-pensée idéologique, bien que le jésuite ne perde pas de vue sa finalité "démoniaque".

A cette nuance près, qui a son importance, il rejoint Garcilaso de la Vega et l'Inca pour dénoncer le vandalisme cupide ou simplement parasitaire des Espagnols. On lui doit une grande partie de la détérioration du site de Tiahuanaco, au profit de l'édification de Chuquiabo (La Paz). Mais il y a plus. Les Indiens du village participent eux-même au pillage, prélevant les dalles pour construire des sépultures. Bel exemple de la rupture provoquée par le colonialisme dans la mémoire collective, de l'acculturation en somme. Le signifié ayant été oublié, le signifiant est désacralisé. L'ancienneté ne suffit pas à expliquer la perte de mémoire, comme le croient ingénument les Indiens⁵⁸. Voilà ce que pressent Cobo, sentiment déjà exposé à propos de Pachacámac⁵⁹.

L'éloignement explique la survie de Tiahuanaco. Paradoxalement, le curé du village contribua à sa conservation. Ce prêtre éclairé, mort très âgé en 1620, entretint le seul mur resté debout. D'esprit curieux, il était conscient, affirme

55. B.A.E. 92, pp. 167-168.

56. Id., p. 188.

57. "No me atrevo yo a dar parecer resueltamente en cosa tan dudosa ; pero, si conjeturas valen, saco por las que aquí hallo (y no son tan livianas que no tengan harto peso), que es obra de notable antigüedad [...]". Op. cit., p. 197.

58. Ibid., et p. 198.

59. "Mas no bastaron sus mañas [del demonio] y astucias para que no se acabase de todo punto la veneración deste gran templo, cuyas ruinas están hoy desiertas y hechas moradas de sabandijas, y los pocos indios que han quedado naturales del sobredicho valle de Pachacama tan quitados de hacer algún caso deste santuario de sus antepasados, que aun es raro el que vive ahora que tenga memoria de lo que fué". Op. cit., p. 189.

PEROU : LIEUX CITES.



Cobo, de "la grandeur et de l'ancienneté de l'édifice". C'était donc un archéologue avant l'heure, preuve que la conviction religieuse n'amenait pas toujours à de regrettables excès. La perte de mémoire des naturels permettait, il est vrai, une telle attitude. L'admiration de Cobo pour ce vieil homme est pourtant indéniable⁶⁰. Comme lui, notre auteur se voulait un conservateur du patrimoine américain, dont les ruines préhispaniques constituaient un élément d'importance. Cet objectif conditionne en définitive toute son attitude qui relève de la rigueur scientifique.

Des premières chroniques à Bernabé Cobo, la perception de l'architecture monumentale préhispanique évolua très sensiblement. L'admiration hâtive des conquérants se manifesta à travers un hispano-centrisme inéluctable.

Cieza de León introduisit dans ses descriptions des critères objectifs qui laissèrent des traces chez les chroniqueurs postérieurs. Ils se réclamèrent de sa démarche et de ses analyses, dont s'empara l'idéologie de façon contradictoire. Le théologien José de Acosta ne cacha pas ses réticences face à un art "démoniaque". A l'opposé, les écrits dithyrambiques de Garcilaso de la Vega dénoncèrent le mépris et l'inconséquence des Espagnols.

Cobo rejeta ces deux attitudes, inopérantes dans le cadre de son œuvre. Ses descriptions tiennent de la méthode expérimentale : hypothèses certes, mais préférence accordée à la vérification personnelle et pragmatique. Sans renoncer pour autant à sa culture, il se refuse à considérer le patrimoine américain à travers ce prisme déformant. L'objet l'intéresse en lui-même, libéré dans la mesure du possible de l'idée que s'en fait le sujet : c'est là indéniablement une vision de précurseur.

Jean-Pierre TARDIEU
Centre de Recherches Littéraires et Historiques
Université de La Réunion